

Expliciter n° 81 octobre 2009

Méthodologie d'analyse des verbalisations relatives à des vécus (1).

*Première partie : organiser les données de verbalisation en suivant le
« modèle de la sémiose »*

Pierre Vermersch GREX, CNRS

Je n'ai jamais vraiment écrit d'article méthodologique sur le traitement des données de verbalisations se rapportant à un vécu spécifié, tel que nous cherchons à le faire avec les transcriptions issues d'entretiens d'explicitation ou produits par auto explicitation. La méthodologie de l'accès à l'évocation du vécu, à la détermination des meilleurs formats de questions pour obtenir les réponses porteuses des informations pertinentes, le souci de faire fragmenter jusqu'au niveau de « détail utile », et bien d'autres aspects qui caractérisent la technicité de l'entretien d'explicitation, m'ont beaucoup plus préoccupé du fait de leur originalité, de la nécessité de créer, d'ajuster, de nouveaux outils permettant de donner à l'introspection toute sa précision et de faire respecter les conditions qui président à sa mise en place adaptée. Quant à ce qui concerne le traitement des données de verbalisations ainsi recueillies, je me retrouvais avec mon métier de chercheur et je n'avais pas le sentiment de vraiment innover, mais de « simplement » traiter des données complexes relativement à un but de recherche qui me guidait. J'ai toujours été surpris que les autres chercheurs ou débutants-chercheurs soient en peine à cet endroit, ou plutôt, qu'ils soient plus en peine dans ce travail particulier que ce qui doit toujours être fait à toute étape initiale de mise en forme des données « brutes » afin de permettre leur analyse, puis leur interprétation. Mais le fait est là, cela ne va pas de soi. Et il n'existe donc pas de manuel sur la méthodologie de travail des données de verbalisation de vécu, le titre général des « méthodes qualitatives » ne recouvrant que très partiellement ce thème.

Après avoir guidé Eve Berger¹ dans sa thèse sur l'exploitation de données d'auto explicitation ; Après avoir été surpris de l'échec répété que d'autres rencontraient à réaliser ces mêmes étapes ; Mais aussi après avoir écrit ce nouvel article sur « Notes sur la sémiose et le sens : l'exemple du focusing » Vermerch 2009, Expliciter n° 79 p 24-41) dans lequel je suggérais que la dynamique de la sémiose trouvait tout à fait sa fonction dans la description des étapes d'une recherche sur les vécus depuis leur recueil jusqu'à l'interprétation ; Tous les ingrédients étaient présents pour utiliser cette dynamique sémiotique pour rendre intelligibles les étapes du traitement à des fins de recherche des données de verbalisation.

Je vais suivre le processus par étape d'une recherche basée sur le recueil de données de verbalisation relatives au vécu.

A - Préalables et anté débuts.

Choisir la méthodologie du recueil de verbalisation.

Tout d'abord, choisir de recueillir des verbalisations, n'exclut pas le recueil des traces et des observables quand c'est possible, ce qui permettra d'avoir deux sources de données indépendantes et de les recouper.

Souvent, le chercheur est conduit à privilégier les verbalisations parce que ce qu'il souhaite documenter n'est pas directement observable pour une tierce personne, comme dans de nombreux aspects subjectifs (pensées, désirs, identité, émotions, etc.), et que de ce fait seul celui qui l'a vécu peut y avoir accès et peut le décrire ; ou bien encore, n'est plus observable, parce qu'il s'agit de documenter après coup un vécu invoqué pour lequel ni observateur extérieur, ni enregistrement ne sont disponibles. Le « pas observable » et le « plus possible à observer » peuvent se cumuler bien sûr. Choisir pour son projet de recherche de recueillir des verbalisations est un choix méthodologique qui repose sur la conviction argumentée que c'est un moyen approprié pour permettre de connaître les informations pertinentes à sa recherche.

C'est aussi une décision épistémologique : en optant pour la verbalisation, j'accepte de prendre en compte le sujet selon son point de vue, c'est-à-dire que je me situe dans une épistémologie du point de vue en première ou seconde personne. En recherche, la première personne c'est moi, c'est nécessairement « le chercheur », le chercheur est alors son propre informateur. (Il faut bien comprendre que ce n'est jamais l'informateur qui a un projet de recherche et qui conduit la recherche, c'est toujours celui qui est en responsabilité de produire les analyses et conclusions de la recherche, sinon on n'est pas dans le cadre de la recherche). Se posturer selon un point de vue en première personne, c'est parler en son nom propre de son propre vécu. Dans la recherche, il y a posé un chercheur qui réalise cette recherche, le seul qui puisse parler en première personne c'est lui ; toutes les expériences des autres il n'y accède qu'en seconde personne, à partir des manifestations non verbales observables et verbales issues du discours que l'autre délivre sur sa propre expérience. Cela exclut, dans les deux cas, la posture de recherche en troisième personne, dans laquelle le chercheur ne s'intéresse pas à ce que peut dire un sujet de sa propre expérience, il recueille des indicateurs objectifs, des mesures, des enregistrements, et en tant que chercheur il tient un discours sur l'expérience de son informateur à partir des traces objectives. Toutes ces postures ont du sens dans projet de recherche, à condition que ce que l'on veut dire dans ses conclusions soit cohérent avec le type de données que l'on a recueilli !

Choisir des verbalisations décrivant un vécu, ou des verbalisations se rapporant à un vécu.

Choisir de recueillir des données de verbalisation pour privilégier l'inobservable et l'expression de la subjectivité, correspond à un choix encore mal délimité, ou qui n'est précis que par différence au point de vue en troisième personne qui ne le fait pas. Pour préciser ce choix, il faut savoir si les verbalisations vont être pour le chercheur le moyen ou le but.

Dans l'entretien d'explicitation ou dans l'auto explicitation, les verbalisations sont là pour nous faire apparaître de manière descriptive un vécu spécifié, ce qui est visé n'est pas le discours pour lui-même, c'est le vécu dont on parle, ses phases, ses qualités, ses couches multiples. Toute la cohérence de la méthode repose sur la recherche d'une description permettant de connaître au mieux ce qui nous est autrement inaccessible. Il ne s'agit pas de discours à propos du vécu, mais d'un discours décrivant le vécu. Il ne s'agit pas d'obtenir indifféremment « tout ce que le sujet peut dire » à propos de ce vécu,

¹ Berger, E., 2009, Rapport au corps et création de sens en formation d'adultes. Étude à partir du modèle somatopsychopédagogique. Université de Paris VIII. (bientôt disponible sur internet).

mais d'abord de connaître ce vécu. Cette posture épistémologique radicale va avoir des implications dans toutes les étapes de la recherche : dans l'étape du recueil, si je veux m'informer d'un vécu, il faut que le sujet évoque et vise un vécu spécifié, puisqu'il n'y a pas de « vécu en général », ni sur un empan temporel trop long ; il faut que ce vécu soit pertinent à mon objet de recherche ; il faut aussi qu'ayant saisi ce vécu dans son ressouvenir concret, l'informateur produise de la description et non du commentaire, autrement dit que le guidage dans l'entretien ou dans l'auto explicitation privilégie, évalue, le descriptif et rattrape tout ce qui s'en écarte. Mais comme cette étape est toujours imparfaite, il faudra plus tard, à l'étape de mise en forme des données, séparer les énoncés descriptifs et les énoncés non descriptifs pour rassembler les informations qui dessineront le vécu étudié.

Voyons maintenant l'autre posture, plus anthropologique ou clinique.

Car si je recueille un discours à propos du vécu, je n'ai d'abord pas besoin de l'entretien d'explicitation, tout ce que dira le sujet sera réputé intéressant, je n'ai qu'à favoriser son expression et éventuellement avoir un guide thématique comme dans les techniques d'entretiens semi-dirigés ; je n'ai pas besoin qu'il s'exprime sur un vécu spécifié, mais plutôt sur le thème choisi (et encore, toutes les digressions, associations, peuvent être significatives), pouvant recouvrir des classes de vécus comparables, des vécus dont l'empan temporel peut être aussi grand qu'on le souhaite ou que cela vient spontanément. Le traitement des données prendra l'ensemble du discours comme objet de recherche, il sera alors facile de procéder à des analyses lexicales, syntaxiques, thématiques, grâce à de nombreux logiciels d'analyse de discours.² On verra que dans l'exemple proposé à la fin de ce texte pour servir de travaux pratiques, on peut choisir clairement de traiter ou pas les énoncés à propos du vécu suivant que l'on tient une posture descriptive centrée sur la seule prise de connaissance du vécu, ou que l'on adopte une posture interprétative dans laquelle tous les matériaux sont pertinents. (Il ne s'agit pas d'un classement de valeur des postures, chacune a sa cohérence dans le cadre de ses objectifs de recherche). Dans le premier cas, ce qui nous intéresse c'est un vécu, et la possibilité de le reconstituer grâce à des descriptions. Ces descriptions ne sont que le moyen pour atteindre le but : la connaissance de ce vécu. Parce que notre but est de le connaître, de le découvrir ! De fait, nous sommes situés dans le cadre général d'une psycho phénoménologie, qu'elle soit au service de questions de formation, d'entraînement, de travail, d'interactions sociales, etc.

Dans le second cas, ce qui les intéresse c'est un thème générique, des représentations, des conceptions, des idées, et vous prenez le discours comme résultat de recherche. Cette posture traite de façon relativement équivalente des discours politiques, publicitaires, littéraires, comme le font des entretiens à vocation sociologique ou économique.

Ce sur quoi j'insiste c'est la différence de posture, la différence d'orientation des recherches, les deux démarches ont leur pleine légitimité dans leur cadre disciplinaire. Tout au plus, j'insisterai pour souligner que la posture visant la « description de vécu » est rarement distinguée, alors qu'elle a des objectifs, des méthodes, des objets de recherche originaux, qui ne s'amalgament pas avec la pratique générique de recueillir des verbalisations et de pratiquer des entretiens !

Intérêts psycho phénoménologiques et recueil de vécu.

Je veux décrire les étapes du processus d'élaboration des données relatives à la description d'un vécu. La fin de ce processus, c'est-à-dire le but visé par le chercheur, est d'analyser, d'interpréter, de conclure, relativement à ce que l'on a appris sur ce vécu. Mais décrire ce vécu n'est pas une fin en soi³, il

² Il faudrait encore distinguer les approches qui recueillent des verbalisations non pas par questionnement, mais par échantillonnage ou enregistrement des discours qui existeraient de toute façon sans la présence du chercheur. Que ce soit les analyses de corpus de discours politiques, d'articles de magazine (la presse), ou l'enregistrement d'échanges verbaux intégrés au déroulement du travail comme dans le travail de contrôle aérien, ou la permanence du SAMU, ou tout simplement n'importe quel échange dans une réunion de travail. L'analyse de ces échanges suppose d'intégrer la temporalité des tours de parole successifs.

³ C'est vite dit. Dans certaines recherches exploratoires, n'ayant pas de précédents, le moment où l'on aboutit à la première description un tant soit peu complète, est un grand moment : celui où l'on établit un existant nouveau aux yeux de la science. Dans le domaine des sciences humaines, psychologie, psycho sociologie, sciences de l'éducation, il y a d'innombrables conduites, d'innombrables vécus, dont nous sommes familiers pour les avoir pratiqués comme élève, étudiant, etc. et pour les avoir enseignés ! Pour autant, ces vécus ne sont toujours pas objets de science parce qu'ils n'ont jamais

a été retenu pour sa valeur d'exemplarité de l'objet d'étude que l'on poursuit. Autrement dit, le choix du vécu singulier est organisé, sous-tendu par des intérêts de recherche qui le débordent.

Quand j'ai choisi d'étudier la mémorisation des partitions chez les pianistes professionnels, je l'ai fait pour étudier par exemple les « signifiants intériorisés », la manière dont les pianistes se représentaient les différentes propriétés d'une partition musicale. Quand j'ai choisi d'étudier la graine de sens apparue pendant que je jouais de l'orgue, comparant la manière dont je jouais maintenant et au moment de son apprentissage quelques années auparavant, le but final de la recherche n'était pas de savoir comment je jouais de l'orgue, comment je jouais ce morceau, mais bien d'étudier les étapes d'un sens se faisant. De fait pour un même vécu, il peut y avoir des intentions de recherche très différentes et très nombreuses. On pourrait m'objecter qu'un chercheur peut très bien vouloir étudier la mémorisation des partitions en soi, pour des raisons pédagogiques (comment enseigner la mémorisation), pour des raisons plus sociologiques (comment s'organise la vie d'un pianiste relativement à l'apprentissage de ses partitions), ou plus cliniques (le stress incroyable que représente l'apprentissage des morceaux imposés, ou un remplacement de dernière minute pour un concert, le pianiste se retrouvant devant un défi énorme avant et pendant l'exécution). Donc il n'existe pas –selon moi- d'étude de la mémorisation des partitions en soi. Qu'est-ce que l'on veut étudier en particulier ? Quels sont les filtres catégoriels que l'on va mobiliser issus des recherches pédagogiques, psychologiques, anthropologiques, sociologiques, cliniques ? J'ai vu passer une thèse récente soutenue au Québec sur la mémorisation des partitions, par un musicien. Qu'a-t-il mis en valeur ? Les micros structures musicales servant de repères à l'activité de mémorisation. Ce que j'ai découvert aussi, sans y insister de la même manière, parce qu'en plus, en tant que psychologue, ce qui m'a intéressé est la manière dont les pianistes se représentaient (les signifiants internes) ces micros structures.

Dans l'exemple détaillé que je proposerai à la fin de l'article dans un but de travaux pratiques, le vécu de référence est un moment qui dans un premier temps ne se donne que comme absence globale de sens, d'incompréhension ; sans plus de détails et même avec la conviction qu'il sera impossible de retrouver ce qui s'est effectivement passé. Le but de la description sera tout d'abord de reconstituer le déroulement détaillé de ce vécu, puis d'en faire apparaître le sens, soit à partir de cette seule description, soit en la complétant d'une nouvelle élaboration du sens de ce vécu, mais ce faisant, il ne s'agit pas d'étudier comment se déroule une méditation bouddhiste guidée (c'est le contexte du vécu de l'exemple).

En conséquence, la fin du processus de recherche, l'analyse des données, la qualité, l'originalité, l'intérêt des interprétations et des conclusions seront à la mesure du champ d'anticipation qui a présidé au choix initial du vécu étudié dans sa valeur exemplaire. Le chercheur, en début de recherche, est déjà en train de délimiter, d'orienter l'intérêt de ce qu'il choisit de connaître. Concrètement, l'expérience montre que souvent un chercheur débutant non guidé, se donne des faits qui ne présentent pas toujours beaucoup d'intérêt pour sa question de recherche ; ou bien qu'il n'a quasiment rien anticipé des catégories descriptives qu'il devra mobiliser, ou des cadres théoriques donnant du sens et du relief à la description résultante. Et face à ses données il se retrouve souvent, dans un premier temps, devant un mur apparemment indépassable de non-sens, qu'il n'imagine pas savoir dépasser, alors qu'il pensait que recueillir des données produirait quasi automatiquement un discours sensé, donnerait directement les résultats de sa recherche.

Après ces préalables, voyons les étapes d'un processus de recherche dont les conclusions seront basées sur le choix, puis la description d'un vécu de référence exemplaire.

B - La constitution des données.

1/ La constitution de la première unité sémique.

En amont de toute recherche, dans le vivre, il n'y a qu'un flux permanent de vécus qui se suivent, se chevauchent, se remplacent, et dans ce flux à un moment donné, une séquence, un moment, se détache, s'individualise comme étant un événement, quelque chose qui est une « forme » temporelle ; c'est-à-dire qui a une unité relative comportant : un début, un déroulement, une fin. Ce détachement, c'est-à-dire le fait que ce moment devienne une forme (une gestalt) qui s'enlève sur le fond grouillant de tous les mouvements intérieurs, c'est ce qui permet de le prendre comme objet de pensée, comme

encore été décrits dans leur déroulement temporel. La description est toujours le point de départ de la recherche, mais elle peut être aussi modestement et efficacement un point d'arrivée de grande valeur. En particulier, ce peut être le point de départ d'un programme de recherche effectivement motivé !

visée de rappel. Mais tout autant, le fait de viser un moment ayant telle ou telle caractéristique, ou pointant vers un index temporel identifiable (le début par exemple, le moment où j'ai passé la porte, etc.) va créer une ipséité, une chose qui s'identifie comme forme temporelle détachée. De plus, si l'on veut étudier un vécu que nous ne pensons pas au début comme étant temporel (genre : je voudrais étudier l'expérience de la joie), la seule façon de le saisir est de se rapporter à un moment vécu où j'ai vécu l'expérience de la joie, et d'en saisir le déroulé temporel singulier.

Le vécu simplement vécu, le vécu de référence V1, est au départ inconnu, ou anonyme ; le saisir dans le rayon attentionnel dans le cadre de l'évocation, c'est une première étape de la sémiologie : le référent c'est le vécu lui-même, son représentant c'est la représentation mentale (ce n'est pas un pléonasme, dans la mesure où cela s'oppose à la notion de représentation matérielle comme l'est une carte, une photo) que je m'en forme dans l'évocation. Mon souvenir est le premier représentant (RP1) du vécu passé⁴. Ce souvenir peut être obtenu par le guidage qui débute un entretien d'explicitation, c'est la base de la méthode, ou bien peut être le résultat d'une intention éveillante ou l'occasion captée par une préoccupation de recherche sous-jacente dans un travail d'auto explicitation.

Par exemple, le travail que j'ai fait sur le thème d'un sens se faisant (n°60, 61 d'Expliciter), repose sur la saisie au vol d'un moment vécu dans lequel je me surprends à me dire que je ne saurais pas expliquer ce que je veux dire. Sur le fond de mes préoccupations sur la création de sens, d'un coup un moment se détache dans le flux de mes vécus, j'attrape ce moment comme étant « un bon exemple » de ce que je veux étudier. En revanche, l'exemple présenté à la fin de cet article, a posé de grands problèmes ; N. Depraz hésitait ; elle avait tellement d'exemples possibles, qu'elle n'en arrêta aucun ; le temps passait et elle ne se fixait pas sur un moment vécu. Jusqu'au jour où l'écoute d'un exposé lui suggère de s'arrêter sur un exemple de « défaillance du sens ». Mais du coup, elle avait choisi un exemple dont le seul représentant était le sentiment d'une absence de sens.

2/ La première reprise : constitution du second représentant RP2 par la verbalisation de ce qui est évoqué.

En V2, lors d'un travail d'explicitation, le vécu de référence a été mentalement saisi par un acte d'évocation, le but maintenant est de reprendre ce premier représentant RP1 (l'évocation de V1) comme référent (second référent R2), afin d'opérer la « transduction » du représenté en discours. Soyez attentif au fait que ce discours, (second représentant RP 2), sera la mise en mots non pas du référent V1 (ce serait le cas, seulement si la verbalisation était faite en même temps que le vivre de V1), mais du représentant mental⁵ de ce V1 évoqué dans le temps V2 qui s'est transformé en référent R2.

C'est un peu compliqué à dire, mais c'est simple, puisque c'est ce que nous faisons d'habitude en explicitation. Ici, j'insiste sur le fait que par l'évocation j'opère une première transformation, passant du vécu en tant que tel au vécu représenté ; puis je vais opérer une seconde transformation qui fait passer le vécu représenté, en langage. Je voudrais vous faire voir la présence des étapes de la sémiologie et le rôle moteur de ces transformations, ainsi que les actes différents que le sujet exécute à chaque transformation.

⁴ Je simplifie. Bien sûr ce peut être plus compliqué : au moment où je vis ce vécu, il y a une couche totalement inconsciente, une couche animée par la conscience directe, une couche qui est saisie en temps réel par la conscience réfléchie, et même la présence d'une conscience réfléchie de cette conscience réfléchie (un témoin). Tout ce qui est saisi par la conscience réfléchie constitue un représentant associé au moment même du vécu puisque cette conscience est simultanément constitution d'une représentation de ce qui est vécu. Ce qui veut dire encore qu'au moment où je me rapporterais à ce vécu, il y aura un mixte de 1/ des souvenirs de ce dont j'étais conscient au moment où je le vivais ; et 2/ du ressouvenir actuel par le biais de l'évocation de tout ce dont je n'ai pas de souvenirs immédiatement disponibles (tout le vécu pré réfléchi, voire irréflecté ou inconscient).

⁵ Le fait qu'une représentation ou un représentant soit qualifié de « mental » pour le différencier de « matériel », n'implique pas que ce qui est représenté soit uniquement de l'ordre du cognitif, la totalité des aspects du vécu peut être représenté mentalement, aspects affectifs, motivationnels, identitaires, ressentis. Mais si je peux les évoquer, c'est que je peux me les représenter, et je ne peux pas me les représenter autrement que par un acte cognitif qui est précisément le « se représenter ». Que ce soit de façon verbale ou non verbale.

Schéma 1, récapitulatif, le temps se déroule du haut vers le bas, les mots « reprise » et « transformation » sont mis entre guillemets pour en rappeler le sens technique dans le modèle de la sémiose.

Point de départ : un Vécu de référence V1 = premier référent ou (R1) partiellement et simultanément irréfléchi, pré réfléchi, réfléchi ;
 A partir duquel, après coup, je peux produire une
 → représentation mentale de R1, ou évocation de R1=> production du premier représentant de V1 = RP1 ;
 A partir duquel par « reprise » sémique,
 → reprise de l'évocation (RP1) qui devient le second référent (R2) ;
 A partir duquel par « transformation » sémique,
 → transformation de (R2) par mise en mots de l'évocation => production d'un discours = constitution du second représentant (RP2).
 A partir duquel par « reprise » sémique ... on pourra passer à l'étape suivante ...
 ... c'est-à-dire une nouvelle possibilité de « transformation » sémique ... à partir de laquelle ... etc.

Notes ... dans le texte, hors du texte, les sauter ? les lire ? y revenir plus tard ? goûter ?

1/ Revoyez le schéma du n°79 d'Expliciter, p 37. (bien sûr, vous ne le ferez pas, mais j'ai ma conscience pour moi).

Dans le processus de la sémiose, je distingue deux types de passage : les « reprises » et les « transformations ». Le fait qu'un représentant change de statut et devienne un référent, est une reprise. Elle ne dépend que de l'intention que l'on a de traiter ce représentant comme un référent. Il s'agit d'une « transformation incorporelle » (comme chacun sait) puisque rien n'a objectivement changé. Ce qui a changé, c'est le regard que je porte sur cet objet.

Alors que la transformation, qui est le passage d'un référent à un nouveau représentant crée un nouvel objet, car il peut produire une traduction, une transduction, une transmutation, une amplification, un résumé, etc. cf. les définitions de ces termes p. 36. Ce qui a statut de représentant, de tenant lieu, et par là même attaché, porté, relié, par la transformation qui s'est opérée depuis le référent. Il est regardé comme une expression nouvelle de ce dont il tient lieu. Il existe, il est manifeste, il a été produit, il a une relative stabilité dans sa fonction d'exprimer d'une manière nouvelle ce à quoi il se réfère. En conséquence, il focalise l'attention sur ce à quoi il se réfère ce dont il est le représentant.

En revanche, une reprise, suppose de suspendre cette « hypnose » de la relation au référent, pour considérer le représentant en lui-même. Il acquiert alors le statut de référent à partir duquel peut se construire un nouveau représentant de lui. Dans sa dynamique interne, il y a une continuité profonde, se-crète de la relation maintenue au référent initial, mais dans la focalisation attentionnelle ce qui a pris valeur de référent oriente plus vers le devenir, la création du nouveau représentant que sur le fait qu'il reste héritier des étapes précédentes jusqu'au référent premier.

2/ Plus difficile.

Notez que chaque transformation faisant passer d'un référent à un représentant, donc à un « tenant lieu », appauvrit, schématise, simplifie, le référent tout en lui ajoutant des propriétés intéressantes, voire indispensables pour la saisie mentale différenciée du référent dont on a besoin pour produire une recherche. Dans mon exemple du « sens se faisant », mon premier référent était un moment vécu riche d'un nombre indéfini de qualités, de détails, de ressentis, et bien d'autres choses que je vivais sans en être réflexivement conscient. Son premier représentant comme saisie mentale, évocation, n'en retient qu'une toute petite partie, ne peut saisir que ce sur quoi mon esprit peut se focaliser à chaque moment de rappel. Dans la mesure où il y a évocation, ce représentant me conserve le goût de vécu et toutes sortes de choses indéfinies qui l'accompagne. Quand ce représentant est repris comme nouveau référent pour être mis en mots, le fait même de mettre en mots découpe, schématise, frigorifie un peu ce qui était vivant, chatoyant, multiple. La mise en mots est un grand appauvrissement du vécu initial (référent 1), une perte relativement à la représentation concrète de (1), mais un enrichissement dans la possibilité de connaître, conceptualiser, détailler mentalement de façon permanente qui ne dépend plus de mon acte de rappel.

Ève Berger m'objecte, à juste titre (mais pas complètement) que la description, au contraire l'enrichit énormément de tous les aspects du vécu dont elle n'avait pas la conscience réfléchie et qui ; d'être nommés permettent d'en prendre connaissance, d'opérer des mises en relation, d'accroître la cons-

cience du vécu. Il y a donc deux points de vue : le premier, sur lequel j'insiste, est que toute « transformation » opérée depuis le vécu, par exemple, tout passage du vivre au verbal, s'accompagne de la perte obligatoire de tout le reste des facettes du vécu, de ce qui n'est pas verbalisé, donc de toute la richesse infinie du vécu comme vivre (on pourrait dire que toute incarnation est en même temps une limitation, tout choix élimine ce qui n'est pas choisi) ; le second est que ma conscience d'avoir vécu ce que j'ai vécu s'accroît beaucoup par le biais de sa saisie rétrospective, et encore plus par l'effet de la mise en mots, puis de la réflexion et appropriation qu'elle permet alors, ouvrant à un travail de compréhension, de mises en relation qui n'aurait pas été possible sans cette verbalisation. Les deux points de vue sont complémentaires et justes, mais ils ne se situent pas sur la même dimension. La première souligne l'appauvrissement apporté par la verbalisation du vivre, la seconde souligne l'enrichissement de la conscience par la verbalisation du vivre.

3/ Enfin, je ne reviens pas sur la complexité de la constitution de ce nouveau représentant : produire, guider ce discours descriptif de VI, réclame toute la technique de l'entretien d'explicitation, les focalisations, la fragmentation, le fil conducteur en temps réel pour savoir quoi questionner, évaluer si l'on dispose bien des informations recherchées. Avec l'immense différence entre les entretiens d'intervention qui peuvent évaluer au fur et à mesure la pertinence de l'information au regard du problème ou de la question à élucider, par rapport au questionnement de recherche qui a pour vocation la description aussi complète que possible d'un vécu. Si vous prenez le protocole de Sonja Pillet dans ce numéro, comme exemple d'entretien d'intervention (même si de fait c'était surtout un exercice un peu prétexte), on voit bien le moment où il y a une élucidation de la source de l'inconfort de l'interviewé, mais si vous prenez la description d'un moment de l'apprentissage par cœur d'une partition par un pianiste, ce qui peut en être décrit est sans fond. Cette transformation de l'évocation à sa mise en mots est donc difficile, facilement partielle ; le nouveau représentant de VI, le discours descriptif, l'explicitation du vécu de VI, est donc un appauvrissement de toute la richesse contenue dans ce vécu. Pour autant, cette mise en mots est la condition de la saisie discursive du vécu pour des objectifs de recherche.

3/ La seconde reprise : constitution du troisième représentant (RP3) par la transformation de la verbalisation à sa transcription écrite.

Un entretien d'explicitation est généralement enregistré, alors qu'une auto explicitation se donne le plus souvent comme un texte (mais j'ai quelques exemples de personnes qui préfèrent s'enregistrer, dans la mesure où le rythme de l'écriture manuscrite est trop lent et les bloque, ou qu'elles sont trop maladroites avec un clavier d'ordinateur).

Quand on dispose d'un enregistrement, on pourrait dire que déjà le support enregistré est de fait un nouveau « représentant » du discours pris comme référent. Il y a eu transformation de l'oral biologique instantané, provisoire, fugitif, à l'oral numérique, permanent, toujours accessible et ce faisant, une réduction de la richesse des données comme dans toute production d'un nouveau représentant. En effet, l'enregistrement audio nous fait perdre tout le non verbal associé au discours, et l'enregistrement vidéo qui les conserve a toujours des limitations liées au cadrage, au point de vue partiel que donne la caméra, à la difficulté de saisir les mimiques de deux personnes qui ne sont pas côte à côte (utilisation de miroirs, de deux caméras etc.) Mais je ne m'attarde pas sur cette « transformation » de l'oral au numérique.

Si je prends le numérique comme représentant direct de l'évocation du vécu, le point crucial est qu'il est nécessaire de le prendre maintenant comme « référent » pour produire une « transformation » qui est (simplement !) la transcription écrite du discours enregistré.

Or, on sait que cette transcription pose de nombreux problèmes méthodologiques.

Que transcrire ?

Faut-il noter les répétitions d'un même mot, les balbutiements, les silences et leur durée ? On sait que toutes les formulations inabouties, les reprises de formulation, les hésitations, peuvent être des signes précieux du degré de clarté cognitive relativement à ce qui cherche à se dire ; elles peuvent aussi signaler des troubles émotionnels intéressants à prendre en compte.

Faut-il s'astreindre à noter les variations d'intonations, qui à l'oral permettent de bien distinguer par exemple des formes interrogatives même si la syntaxe n'est pas correcte et beaucoup d'autres nuances que nous discriminons facilement à l'oral et que nous perdons définitivement quand nous n'avons plus que l'écrit ? Dans mon expérience, les notations intonatives n'étaient maîtrisées que par les experts de la phonologie, et alourdissaient terriblement la transcription. N'ayant pas les compétences et ne voyant

pas en quoi cela pouvait m'être utile, je ne m'en suis jamais servi.

Faut-il introduire une ponctuation ou pas au sein d'une même énonciation, ponctuation qui ne sera jamais qu'une projection des habitudes d'écoutes, et qui risquera de créer l'illusion de phrases, de séquences ? Personnellement je le fais, toutes les transcriptions que j'ai lues où la ponctuation n'avait pas été introduite m'ont paru totalement inintelligibles. Mais cela peut être un biais.

Faut-il introduire des didascalies (la description du non verbal, de l'atmosphère, comme ce qui accompagne le texte des pièces de théâtre) qui permettront de conserver la vie du discours, les éléments non verbaux, les attitudes ? La réponse à cette dernière question est claire : sans des didascalies nombreuses, nous perdons la possibilité de nous représenter la dimension relationnelle de l'échange. Il est donc impératif d'accompagner la transcription de notations du non verbal, de notations sur la durée des silences qui précèdent une réponse.

Au final, on est confronté au coût temporel que représente une transcription qui voudrait « tout » noter. Il faut chercher le bon compromis entre la richesse de notation et son utilité effective relativement à l'objet de recherche. Mais l'évaluation de ce compromis va varier entre le début de la transcription, et les besoins que l'on découvrira plus tard dans la cinquième, sixième ou septième reprise. Quand on sera dans les étapes d'analyse, d'interprétation, souvent on aimerait avoir des informations détaillées que l'on n'a pas retranscrites systématiquement et qu'il est pénible et coûteux de reconstituer après coup à partir des enregistrements. D'après mon expérience, il ne faut jamais faire sauter les répétitions, les balbutiements, les onomatopées, les démarrages avortés, car ils sont toujours de bons indices des processus cognitifs sous-jacents relativement à ce que la personne essaie de mettre en mots.

Mais quoiqu'on fasse on opère une réduction en créant une transformation de la représentation à sa mise en mots, de la mise en mots orale à sa transcription écrite.

Et dans tous les cas, nous sommes soumis à la contrainte qui fait que l'on ne peut réaliser une recherche scientifique sans passer par le langage écrit.

Alors, qu'un plasticien, un poète, un cinéaste, bref, un artiste, exprimera peut-être beaucoup mieux l'essence du vécu, sauf que cette expression ne permettra pas de faire de la recherche, à moins de la transformer à nouveau en discours descriptif.

On peut penser que relativement à certains objets d'étude en sciences humaines cette contrainte de l'écrit est très, trop, contraignante et ne permet pas de respecter les propriétés du vécu, en particulier quand l'essentiel est originellement dans un format non verbal !

Notons encore que cette étape de constitution du « représentant » écrit du discours oral est toujours longue et astreignante, et si on en a les moyens, il est très tentant de déléguer ce travail « subalterne », apparemment peu créatif et demandant des compétences moindres comparées aux compétences liées par exemple au questionnement ou à l'analyse ultérieure. Choisir cette voie serait une grave erreur !

Ce temps de transcription est en effet le moment où l'on s'imprègne des données. Le temps où l'on découvre quelles sont les informations effectivement contenues dans l'entretien. (Même si c'est moi qui ai conduit l'entretien, et même si c'est ma propre expérience que j'ai notée en auto explicitation, je ne sais pas encore ce qui y est contenu. Tout le processus que nous suivons a pour but de nous le faire découvrir !). Mais aussi et surtout, le travail de transcription est le moment où on a des intuitions sur le sens de ce qui s'est passé lors du vécu de référence, où surgissent de nouvelles hypothèses relativement à tel ou tel aspect de l'objet d'étude ; où on prend conscience (beaucoup mieux souvent que pendant le déroulement de l'entretien où l'on est soumis à la pression de l'action en temps réel) des informations que l'on n'avait pas prévues, pas imaginées, des informations véritablement nouvelles qui sont le sel de la recherche et qui justifient la nécessité du travail empirique dont les philosophes pensent pouvoir se dispenser, y compris les plus éminents phénoménologues qui soi-disant prônent le retour à l'expérience.

4/ La troisième reprise : constitution du quatrième représentant (RP4) par la numérotation de la transcription écrite.

Ouf, la transcription est terminée ! Un nouveau représentant (RP3) est disponible, et je me suis considérablement rapproché de l'activité noble qui consistera à analyser et à interpréter mes données.

Mais pour préparer le travail à venir, il est une nouvelle transformation à opérer : numéroter les répliques et les relances, et de plus, quand les répliques sont un peu longues, numéroter les parties de la réplique, souvent repérées par une ponctuation qui suit le découpage syntaxique le plus évident et qui reflète des changements de thème, des changements de focus au sein d'un thème etc.

Il serait possible durant l'étape précédente de numéroter les répliques et relances au fur et à mesure de

la transcription, ce qui reviendrait à numéroter les tours de paroles. Il est complètement déconseillé de numéroter automatiquement les lignes, puisque suivant les mises en page la numérotation va changer (je n'invente pas, certains l'ont fait, et s'en sont mordu les doigts). Quelques étudiants malins ont pensé contourner l'inconvénient de la numérotation des lignes, en numérotant automatiquement, puis en figeant le résultat par la création d'un document au format « .pdf » (exemple rapporté par Eve Berger). La numérotation des lignes ne change plus, certes, mais l'utilisation des extraits devient compliquée, voire impossible. On peut aussi tenter de faire une approche hiérarchique des paragraphes en créant une liste à puce numérotée, ou en transformant tous les paragraphes en éléments d'un plan. Mais c'est bien compliqué, pour juste éviter le pensum de numéroter à la main le verbatim !

Quel est l'objectif de cette étape ? Qu'est ce qui est important ?

Pour pouvoir répondre à ces questions, il faut esquisser, anticiper, les étapes à venir.

Dans la prochaine étape, on va découper la transcription en séparant les énoncés suivant le fait qu'ils sont descriptifs de V1 ou pas ; ceci étant fait, à l'étape suivante, on va prendre uniquement le descriptif et recomposer l'ordre spontané des énoncés pour les mettre dans l'ordre temporel du vécu et non plus de leur énonciation ; enfin, dans les étapes d'analyse et d'interprétation, puis de conclusion, on aura sans cesse besoin de citer des extraits de l'entretien, dont on doit toujours aisément savoir à quelle partie du discours ils appartiennent (principe de traçage permanent des citations). Dans tous les cas, dans ces étapes on va morceler, recomposer, abstraire, dissocier les matériaux de l'entretien. La seule façon de ne pas perdre de vue le matériau de base, de pouvoir y retourner facilement, de pouvoir retrouver la place d'un extrait, de comprendre à quel moment dans l'entretien une chose a été dite, c'est de donner à tout énoncé une étiquette qui le situe dans le verbatim. Il n'y aura donc plus aucune crainte de perdre de l'information puisque toute l'information reste et restera facilement accessible. Facilement, veut dire, entre autres que le chercheur n'aura pas besoin de relire la totalité de l'entretien pour déterminer où se situe l'extrait qu'il utilise, et le lecteur (éventuellement membre du jury) pourra toujours reconstituer facilement les données originales avant manipulation et en vérifier le sens et la validité. Pour avoir vu des thésards passer des heures à rechercher l'origine d'une information, je peux affirmer que cette étape, la construction de ce nouveau représentant est absolument nécessaire. Sauf si votre protocole ne fait que dix lignes. Et encore, il faudra bien en citer des parties !

Un autre point à souligner, généralement relatif à la pratique de l'auto explicitation, est que la numérotation systématique permet de rajouter plus tard de nouvelles strates d'information, en indiquant à quelles dates elles ont été ajoutées. Et là aussi, on ne perd pas d'information et l'on ne risque pas de confusion entre différentes strates de rajout d'information.

Il peut y avoir de nombreux systèmes de numérotation différents, suivant ce que vous voulez rendre apparent dans les relations entre parties d'énoncés distinguées. La numérotation choisie n'est donc pas totalement objective, elle peut induire des lectures biaisées, il faut donc bien réfléchir au système que l'on adopte en fonction du type de données que l'on a recueillies. Par exemple, suivant que l'on fait une numérotation continue des répliques ou relances, ou que l'on donne le même numéro à la relance et à la réplique qui la suit en rajoutant une lettre ou un autre signe diacritique ; suivant que la relance est découpée en une numérotation hiérarchique comme un plan ou autre, on induira une représentation différente de chaque fragment et de leur relations.

Je noterai cette transcription numérotée comme étant le quatrième représentant (RP4).

C - L'organisation des données.

Une fois ce nouveau représentant (RP4) disponible, il devient possible de trier, de séparer, d'organiser tout ou partie des données sans jamais rien perdre de l'information d'origine et à laquelle il sera toujours possible de revenir pour faire des vérifications, pour remettre en cause les tris, pour inventer de nouvelles présentations. Viendront ensuite plusieurs étapes de transformation de ces données par tri et réorganisation.

5/ Quatrième reprise : constitution du cinquième représentant (RP5) par la séparation des énoncés descriptifs et non descriptifs du vécu.

Si l'on choisit de rester dans la perspective psycho phénoménologique centrée sur la description du vécu, si l'on privilégie dans un premier temps la découverte, la connaissance de ce vécu avant de prendre en compte les commentaires, jugements, associations liés au discours sur le vécu, alors le travail à faire est de prendre RP4 (transcription numérotée), par « reprise », et de lui donner le statut de nouveau référent. Puis il s'agira de travailler sur ce référent pour séparer les énoncés descriptifs du vécu et les énoncés non descriptifs. Le but est construire un nouveau représentant (RP5) ne contenant

plus compte que des énoncés descriptifs du vécu. (Tout le reste n'est pas pour autant perdu, et pourra être pris en compte et organisé plus tard, en fonction de son intérêt pour la recherche).

Un énoncé descriptif est un énoncé factuel non interprétatif, ou le moins interprétatif possible. De fait, il contient toujours une frange d'interprétation par la nature même du langage en lequel il est formulé, qui segmente, connote ce qui est dit du poids largement inconscient des catégories culturelles actuelles. En ce sens, il n'existe pas, il ne peut radicalement pas exister, d'énoncés descriptifs purs. Toute personne appartenant à une autre culture, parlant une autre langue, s'ancrant dans une actualité différente, verra tout de suite les choix interprétatifs immanents à la culture du locuteur par l'étonnement qu'ils soulèveront en elle. En revanche, on peut chercher à minimiser la charge interprétative, en ramenant tous les énoncés au plus descriptif. Car si l'on n'a pas la capacité de se surplomber et d'éviter ainsi les biais dont nous ne pouvons qu'être inconscients, en revanche nous avons la possibilité au sein de notre propre cadre culturel de modérer, de rattraper, de contrôler la charge interprétative des formulations. Ce qui vaut particulièrement pour l'auto explicitation.

Dans le cours d'un entretien, il s'agira plutôt de relancer pour obtenir une énonciation plus factuelle. Quand on a par exemple, l'expression d'un jugement (c'était facile) on peut aller chercher le descriptif sous la forme du critère qui permet de poser le jugement (à quoi tu as reconnu que c'était facile ? comment tu savais que c'était facile ?). Nous savons depuis longtemps aussi qu'il faut distinguer un commentaire que la personne se faisait à elle-même dans le cours du vécu de référence (un moment de débat intime sur une décision à prendre par exemple), d'un commentaire qui vient au moment de l'entretien sur le sens, la valeur, de ce qui vient d'être décrit. Le premier commentaire est partie intégrante du vécu et sera conservé dans le nouveau représentant, le second sera écarté et sera conservé pour d'autres usages d'analyse.

Dans cette étape, nous n'avons pas encore débuté l'analyse des données, nous sommes juste en train de constituer la base qui permettra de le faire. Il s'agit encore d'une étape préparatoire à l'analyse.

Cette préparation aboutit à un nouveau représentant RP5 du vécu de référence, qui ne comporte qu'une partie des données : celles qui décrivent le vécu. L'organisation du travail permettra de remettre en question le tri descriptif/ non descriptif, d'avoir des repentirs dans un sens ou dans l'autre.

Cette étape du travail a pour but d'arriver enfin à l'étape la plus importante de l'organisation des données relatives à l'étude d'un vécu.

6/ Cinquième reprise : constitution du sixième représentant (RP6) par la construction du déroulé temporel du vécu à partir des énoncés descriptifs.

Outre le fait qu'un vécu est toujours le propre d'un sujet, une autre propriété fondamentale et universelle de tout vécu est de s'inscrire de manière irréversible dans un déroulement temporel linéaire et continu.

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas relativement à cette propriété temporelle des formes cycliques, du recouvrement, du tuilage et que subjectivement le « vivre » se puisse pas se donner au sujet dans une forme discontinue, avec des absences, des épisodes de « non temps » où après coup nous avons l'impression que notre vie était suspendue hors du temps, ou encore qu'il n'y ait pas une pluralité de couches de vécu qui se vivent simultanément en permanence (ce point a été développé dans Verersch 2007, Expliciter 69, p.28 à 30).

Le temps peut être pensé comme un contenant absolu : irréversible (il n'y a pas de retour en arrière possible sinon en science-fiction), linéairement sériel (un moment nécessairement après un autre, avant le suivant), continu ou continûment discontinu (reste qu'il n'y a pas de vide entre les moments, et on peut aussi bien adopter un modèle de flux ou un modèle atomique ou corpusculaire). Mais le contenu vécu appréhendé subjectivement, lui a toutes les propriétés que l'on voudra : réversible (je peux penser un processus dans un sens et dans le sens inverse, je peux par l'évocation quasiment revivre ce que j'ai déjà vécu), rétro propagatif (ce que je découvre maintenant peut modifier ma compréhension passée et recomposer mes représentations a posteriori, sans que pour autant que le passé lui-même ait changé, mais maintenant (donc après) je le conçois différemment ; le passé a changé de signification, dans le présent, pour l'avenir, le flux du temps ne s'est pas arrêté, ni inversé), non linéaire (je ne vis pas nécessairement la continuité, au contraire bien des choses m'apparaissent interrompues, parcellaires), cycliques, enchevêtrés, tressés (comme dans l'image du canon en musique), synchrones, discontinues, etc.

Mais pour appréhender un vécu dans un but de recherche, nous sommes d'abord et toujours ramenés

au fait que tout vécu est organisé temporellement, qu'il est dans le vocabulaire d'Husserl un « tempo-objet ». Pour pouvoir comprendre ce vécu, pour en saisir l'engendrement d'une étape à l'autre, il faut pouvoir reconstituer ce déroulement temporel, en connaître la micro genèse.

Ce n'est pas pour rien que ce principe s'applique à la description des crimes : pour les élucider, saisir la présence ou non de différentes formes de préméditation, la causalité objective et subjective qui a conduit au crime et permettra d'établir les responsabilités et les sanctions éventuelles, il faut reconstituer le « chrono », c'est-à-dire le déroulement temporel, spatial, logique, matériel des événements et vécus ayant abouti au crime. Ne vous laissez pas impressionner par la comparaison criminelle, on pourrait en dire autant d'une partition musicale classique (par opposition à contemporaine) : si elle n'était pas structurée suivant un déroulement temporel strict elle ne serait pas lisible et jouable ; en fait, le génie de l'invention de l'écriture musicale est -entre autres- d'avoir (au moins partiellement) résolu la représentation temporelle linéaire de la musique ; ce qui ne l'empêche pas de comporter toutes sortes de relations non linéaires et simultanées que l'analyse musicale mettra en évidence.

J'insiste beaucoup, me direz-vous !

Oui, parce que ce principe est fondamental et original ; qu'il n'a jamais été clairement mis en évidence ; que ses conséquences pratiques en termes de méthodologie de recherche sont toujours ignorées, y compris par les tenants de l'analyse qualitative ; que ses implications relativement à l'étude et à la description des vécus permettant de suivre les structures génériques de tout vécu (cf. Vermersch, 2008, Expliciter n° 77, page 50) ne sont pas comprises et encore moins maîtrisées.

La « transformation sémique » que je vous propose d'opérer ici est radicale, tout autant que la précédente qui discrimine entre le descriptif et le non descriptif, elle est un acte théorique de nature épistémologique qui donne pleinement son statut à l'originalité de l'objet d'étude que constitue un « vécu ».

Pratiquement, on a des énoncés descriptifs numérotés, rangés dans l'ordre de leur énonciation lors de l'entretien ou de l'auto explicitation, et le but est de les ranger, de les sérier dans l'ordre où ils ont été vécus, pour reconstituer le déroulement temporel du vécu étudié. Cela présuppose deux choses :

- Que les deux ordres soient différents et qu'il y ait effectivement un travail de réorganisation à accomplir . Ce qui est le cas, le discours produit lors de l'entretien n'étant pas nécessairement structuré suivant une progression début/fin, en passant pas chaque étape ; souvent on fait retour sur une étape qui n'avait pas été mentionnée d'abord, ou l'avait été de façon globale et l'on y revient pour la fragmenter ; le point d'entrée dans l'évocation n'est pas nécessairement le début du vécu, ou même il peut apparaître au fil de l'énonciation comme n'étant pas le début, parce qu'il y a une étape qui le précède. Pour préparer l'analyse future, il faut avoir reconstitué le déroulement temporel du vécu de référence. On en aura un bel exemple facile dans la mise en ordre du verbatim dans la proposition de TP qui suit cet article.
- Qu'il soit possible de rétablir l'ordre temporel du vécu. Ce qui n'est pas toujours le cas : E. Berger dans sa description aboutit à des énoncés qui à certains moments ne s'ordonnent pas clairement dans un avant/après strict, ils sont plus ou moins confusément synchrones. Mais de mon point de vue, ce qui est important c'est que ces moments « confus » se situent dans une étape qui, elle, est bien repérée, cadrée, dans la chronologie. Ce qui veut dire encore, qu'il ne faut pas chercher à tout prix à tout ranger strictement dans un avant / après minutieux. Si cela n'est pas possible, c'est qu'il y a là un point important à prendre en compte par rapport à la compréhension du vécu. Ce travail de remise en ordre des étapes du vécu ne doit pas présupposer que tous les événements subjectifs sont nécessairement et strictement ordonnés et ordonnables à tout coup. Bien au contraire, on doit s'attendre à ce qu'il y ait de la confusion, de l'indiscernable, du non distinguable, comme dans certains de nos fonctionnements cognitifs, émotionnels, motivationnels, identitaires. Si ce n'était pas le cas, cela voudrait dire que la totalité de notre subjectivité est composée d'éléments « atomiques », distinguables en toute clarté et positionnables de façon claire dans la successivité. Un moment confus restera confus, ce qui n'empêchera pas d'en distinguer des parties, des qualités, et de le situer dans la chronologie d'ensemble.

Souvent, quand on en a fini avec cette étape, c'est le moment où l'on découvre enfin clairement ce qui n'a pas été décrit lors de l'entretien ou de l'auto explicitation. La recherche systématique de la chronologie temporelle nous fait percevoir les manques, les incomplétudes, les détails insuffisants, qui sautent aux yeux seulement maintenant, hélas ! Dans le cas de l'auto explicitation, ce peut être plus facilement l'occasion de faire un nouveau recueil de données avec soi-même, profitant du fait que l'on

sait exactement quelles sont les étapes, les couches, les propriétés qui manquent encore.

Tout au long de ces étapes successives que nous venons de parcourir, il est important d'avoir un fichier brouillon simultanément ouvert à l'écran ou un journal de recherche papier, pour noter toutes les idées, toutes les hypothèses, tous les rapprochements qui peuvent surgir inopinément et s'imposer à votre esprit. Il est important au sein de la rigueur méthodologique de conserver une ouverture créative. La recherche scientifique est, pour une part essentielle, création, imagination théorique, improvisation délirante ou pas, ou pire ; et pour une autre part, la plus connue, la plus visible, qui peut s'enseigner dans les cours de méthodologie, elle est contrainte strict de la conception de la recherche, du recueil, du traitement, de l'analyse des données et argumentation rationnelle serrée des conclusions que l'on veut produire. Mais la recherche sans imagination et créativité n'est que du travail de manœuvre intellectuel (qualifié quand même).

Au final, en accomplissant cette réorganisation temporelle des matériaux descriptifs, on aboutit au nouveau représentant RP6, qui est la reconstitution ordonnée temporellement du vécu de référence V1. Pour ce faire, on a déjà franchi cinq étapes, cinq reprises et transformations.

Notons encore, que cette étape peut s'enrichir d'un début de classification des énoncés descriptifs retenus. En effet, on peut, au lieu de se contenter de construire une ligne du temps en remplaçant chaque énoncé dans le rangement avant/ après, construire un tableau dans lequel les colonnes vont permettre de faire apparaître des synchrones (des actes / événements qui se déroulent dans le même moment, des tuilages qui montrent qu'une activité démarre alors que la précédente n'est pas finie, des propriétés qui figent le temps puisqu'elles déploient des qualités, des traits descriptifs appartenant à un même moment). On peut aussi, classer les types d'actes : prises d'information, décisions, opérations, remémoration, débat intime, et tout ce que l'on voudra que l'on sait déjà distinguer en fonction du degré d'élaboration anticipatoire du cadre théorique. Il est possible de lire et d'organiser le protocole du TP qui suit en construisant un tableau de ce genre.

Il serait concevable aussi de transcrire le protocole entier dans un tel tableau dès les étapes précédentes, en faisant figurer dans des parties distinctes du tableau le classement des énoncés descriptifs et non descriptifs dans des sous catégories. Dans cette mise en tableau, il faut bien considérer si l'utilisation de la fonction tableau dans Word vous suffit ou si vous préférez utiliser un outil beaucoup plus souple comme Excel. Dans tous les cas, il me semble qu'il faut renoncer à faire des tableaux papiers, qui ne se corrigent que par la réécriture complète !

7/ Sixième reprise : constitution du septième représentant (RP7) par la production d'un résumé du déroulé temporel à partir de la chronologie complète produite précédemment.

La production de la chronologie complète, qu'elle soit en tableau ou en liste, produit facilement un document touffu et long, utile et indispensable au chercheur pour la suite, mais inutilisable pour communiquer avec les autres chercheurs. S'appropriier vraiment un tel document quand on n'en est pas l'auteur, demande un travail considérable qu'on laissera aux directeurs de thèses consciencieux et disponibles. Une fois la structure temporelle clarifiée, il est donc intéressant d'en faire un résumé sur une ou deux pages au maximum de façon à permettre aux lecteurs/auditeurs de se représenter le déroulement des grandes étapes du vécu et les événements éventuellement cruciaux au regard des objectifs de la recherche. Ce résumé qui double en partie le travail précédent sera donc RP7. Il est secondaire mais très utile pour communiquer, pour rendre intelligible le support (le vécu de référence sur lequel on a travaillé).

D - L'analyse des données.

Au cours des étapes précédentes, en même temps que l'on opérait les reprises et les transformations nécessaires pour organiser les données recueillies, un travail de familiarisation profonde avec ses données s'opère, il est indispensable. Je pourrais dire qu'arrivé là, le chercheur doit connaître ses données par cœur, au sens où il peut s'y référer mentalement, passer d'un moment à un autre sans avoir nécessairement besoin de relire le support écrit. C'est le privilège essentiel du travail sur analyse de cas, avec un ou trois /quatre sujets, de connaître par cœur les données de manière détaillée. Au-delà de cinq/six sujets, on est obligé de changer de stratégie et de construire des indicateurs résumés pour traiter les données. Et là, on rentre obligatoirement dans l'abstraction ; et au fur et à mesure que le nombre augmente, l'abstraction des indicateurs augmente. Très rapidement vous ne pouvez plus vous représenter concrètement à quoi cela renvoie dans le vécu. Mais c'est la condition pour aller vers les statistiques descriptives ou inférentielles. On change alors de paradigme de recherche, on ne peut plus répondre à certaines questions et en revanche on peut en poser de nouvelles, différentes plus orientées

vers des énoncés généraux. On a à faire à deux paradigmes de recherche différents, chacun ayant sa pleine justification au regard des objectifs de recherche poursuivis, même si la peur de ne pas être pris au sérieux sur le plan scientifique conduit à privilégier le paradigme quantitatif, le plus souvent pour de mauvaises raisons.

8/ Septième reprise : constitution du huitième représentant par la production d'une amplification interprétative libre et imaginative.

Arrivé à ce point, avec toute la connaissance que l'on a de ses données, tout le recul que l'on a commencé à acquérir au fil des semaines (ou des mois !) de travail sur les transcriptions modifiées, il est possible de tenter un travail beaucoup plus imaginatif, plus créatif.

J'ai déjà plusieurs fois souligné l'importance de disposer d'un journal de recherche, que ce soit un cahier qui a l'avantage de ne pas avoir de batteries et donc de ne pas tomber en panne, ou d'un second fichier informatique à vocation de brouillon, sur lequel on peut tout se permettre, aussi bien de noter des intuitions non fondées, des délires de science fiction, des points à vérifier, des échos avec d'autres travaux, avec des lectures récentes ou anciennes, inventer des schémas, esquisser des tableaux, gri-bouiller des dessins apparemment dénués de sens etc.

Si vous « reprenez » pas à pas RP6 -le déroulé temporel- comme nouveau référent et, peut-être, pour rafraîchir votre contact avec les données plus brutes, si vous faites retour à RP4, voire si vous réécoutez les enregistrements (RP2), et même, dans l'auto explicitation, si vous revenez à l'évocation du vécu de référence ; alors, en suivant chaque ligne du déroulé temporel, vous pouvez vous poser des questions :

Qu'est-ce que cela m'apprend ?

Qu'est-ce qui confirme ce que je recherchais ?

Qu'est-ce qui me surprend ?

Qu'est-ce que je ne comprends pas (très précieux) ?

A quoi ça me fait penser ?

Avec quoi je peux le mettre en relation ?

De quelle manière cela me touche, cela fait écho à mes intérêts de recherche, à mes intérêts personnels ?

C'est le moment de faire une expansion libre de vos matériaux, et ainsi de préparer l'étape plus rigoureuse qui va suivre.

Ce faisant vous constituez un nouveau document, hybride, à la fois déroulé temporel patiemment construit de la manière la plus sérieuse possible (on est dans la recherche ! il faut pouvoir justifier le déroulé temporel, le découpage des unités segmentées dans le flux du temps !) et liberté interprétative, foisonnement associatif, créativité au-delà des normes rationnelles, au-delà des justifications argumentées. Ce document sera le nouveau représentant RP8. Il mettra à plat toutes les idées, hypothèses, découvertes, confirmations, qui vont constituer l'ossature de votre analyse, avant de les interpréter et de vous autoriser à des conclusions rationnellement fondées.

9/ Huitième reprise : constitution des neuvièmes représentants (RP9 pluriels) par le choix d'axes d'analyses, qui vont détacher plusieurs aspects distincts à partir des mêmes matériaux de base (RP6, déroulé temporel, et RP8 idées interprétatives, questions).

Vous avez donc produit des données de verbalisation qui documentent un vécu choisi pour sa valeur exemplaire relativement à vos objectifs de recherche, vous les avez organisées, vous les connaissez maintenant intimement, il est temps de passer à l'étape suivante : c'est-à-dire prendre tout ce matériel comme référent et le mettre en valeur dans un discours qui ne soit pas une simple paraphrase des données. Les données ne parlent pas seules, montrer le déroulé temporel n'est pas montrer un résultat de recherche (sauf comme je l'ai déjà noté quand il s'agit de la toute première description d'un type de vécu particulier), mais seulement un résultat intermédiaire nécessaire pour produire une analyse. À cette étape, c'est au chercheur d'amener les catégories qui permettront de dégager du sens, sinon ce ne serait qu'un travail descriptif qui attendrait toujours celui qui lui donnera sens.

La description ne se suffit jamais à soi-même.

Elle n'est que l'étape de collecte de donnée. Ensuite, elle a besoin d'être interprétée pour lui faire dépasser le stade de simple produit factuel.

Quand Piaget dans « La construction du réel chez l'enfant », (Piaget 1963), garde ses enfants à la maison alors qu'ils sont encore bébés, comme tout parent il joue avec eux. Par exemple, il note en fonction des semaines qui passent, qu'un objet caché devant l'enfant est recherché au même emplacement, puis,

si cet objet est déplacé à l'insu de l'enfant, dans un premier temps l'enfant ne le trouvant pas, il y renonce ; plus tard ne le trouvant pas, il le recherche dans toute la pièce. Cette description est banale, encore qu'il faille avoir eue l'idée de noter l'évolution des conduites dans le temps. Mais cette évolution peut être interprétée aussi comme témoignant de la construction progressive du schème de la « permanence de l'objet », c'est-à-dire du fait qu'à partir d'un certain âge l'objet continue à exister pour l'enfant même quand l'objet n'est plus visible. Voir dans cette succession de conduites la manifestation de la construction d'un invariant cognitif, c'est véritablement sortir de la paraphrase. Mettre en évidence un invariant n'est pas le fait des données seules, mais de la manière dont le chercheur les regroupe, les mets en valeur et surtout ! a l'idée de les regarder sous l'angle théorique de la construction des bases de la cognition en valorisant la mise en place des « conservations ». Les invariants ne sont pas dans les données, ils sont dans l'œil du chercheur, ou plus précisément dans l'interaction.

Bon. On n'est pas toujours génial.

On n'a pas toujours de grandes idées interprétatives qui créent de nouveaux concepts, de nouvelles perspectives.

Mais le travail d'invention interprétative libre fait sur le déroulé temporel, l'arrière fond de lectures larges, je veux dire au-delà du thème strict de la recherche, toutes les conférences, discussions, échanges auxquels on a assisté sont là pour nous aider à changer de regard.

À construire un nouveau regard.

Puis-je être plus concret ?

Je vais essayer de l'être de deux manières : la première en vous donnant un exemple à partir de mon propre travail d'analyse ; la seconde en vous proposant à la fin de mon texte un protocole qui pourra vous servir de TP si vous en avez le goût et la disponibilité. Je ne vais donc pas immédiatement développer le thème de l'analyse des données, mais plutôt vous proposer que l'on y réfléchisse ensemble à partir de deux exemples. Mais pour accentuer mon intention pédagogique, ces deux exemples pour qu'ils deviennent des exemples à partager vous demanderont un travail personnel, si vous y consentez

...

1/ Premier exemple : si vous reprenez les numéros 60 et 61 d'Expliciter, vous avez un exemple d'auto explicitation d'un « sens se faisant ».

Dans le numéro 60 vous avez deux articles :

/ Le premier : « Tentative d'approche expérientielle d'un sens se faisant, p 48-55), donne principalement le verbatim non numéroté de mon auto explicitation (donc l'équivalent de RP3), ou encore les matériaux de base décrivant la genèse du sens, étape après étape. (Vous vous rappelez que dans cet exemple, c'est en écrivant que le sens se construit majoritairement, même s'il y a des vécus hors temps d'écriture et qui sont transcrits de mémoire. La description est en même temps le lieu de création de sens).

// Le second : « Présentation commentée de la phénoménologie du sens se faisant à partir des travaux de Marc Richir » p 42 à 47), dans lequel je m'inspire de l'auteur quant à la conception du « sens se faisant » et surtout sur l'idée des « revirements » indiquant les changements de direction de l'attention : des actes qui accomplissent la production du sens : attention et actes tournés vers la production, vers le but, le futur ; puis par moments, attention et actes se tournant vers le passé, la référence du vécu originaire, la graine de sens telle qu'elle s'exprimait en premier, l'appréciation de ce qui vient d'être produit à l'aune de son dépassement ou non de ce qui l'est déjà. C'est peu de choses, mais cela se révélera une source d'inspiration. Après coup, je me dis que je n'aurais pas eu besoin de l'auteur pour penser aux revirements, mais c'est une idée fautive, une fois une catégorie énoncée par un autre il est toujours facile de penser qu'on aurait pu la penser soi-même (et c'est peut-être vrai, n'empêche ...)

Maintenant si vous prenez le numéro 61 d'Expliciter :

Vous avez un article plus long, qui essaie d'analyser la production « d'un sens se faisant », « Approche psycho phénoménologique d'un sens se faisant, II, Analyse du processus, en référence à Marc Richir, p 26-47 ». Et si vous êtes arrivés jusque-là c'est que vous êtes intéressés de savoir comment ce que je raconte dans le principe depuis le début de cet article, s'est incarné dans mon propre travail. Sinon, vous ne lirez jamais cette phrase et il n'y a aucun problème.

En conséquence je vous propose de prendre les propositions suivantes comme un premier TP :

Organisation des données.

- Repérez dans l'article (n°61) les étapes d'organisation des données et d'interprétations (fa-

cile ! mais faites le quand même, si vous le voulez bien).

- Évaluez mon organisation des données, depuis le verbatim du numéro 60 aux présentations successives dans le n° 61. Quels écarts éventuels entre les prescriptions présentes dans l'article actuel sur l'organisation des données et la pratique incarnée dans l'article sur le « sens se faisant » ?

Analyse des données, répondez aux questions suivantes :

- Quels sont les différents fils conducteurs de mon analyse du processus du sens se faisant ?
- D'où viennent ces fils conducteurs ? Qu'est-ce qui les différencie ?
- Quelles sont les analyses qui ne sont pas faites ?
- Qu'est-ce que ça apporte de plus que la seule description (si c'est le cas) ?
- Vos propres questions ...

Je vous propose d'en discuter lors du prochain séminaire du Grex le 19 octobre.

2/ J'ai aussi une seconde proposition, pour celles/ceux qui en auraient la disponibilité. Je vous donne le protocole à l'état brut de sept séances successives d'écriture d'auto explicitation. Le protocole a été produit par Natalie Depraz, dans le cadre de travail du groupe que j'ai animé sur « La création de sens ». Le texte entre guillemets est de Natalie, les matériaux sont diffusés avec son accord explicite. Elle-même en a tiré un premier article en anglais (« La défaillance du sens ». Je n'ai pas le titre anglais) qui doit paraître cette année pour le numéro anniversaire du Journal of Consciousness Studies qui commémore la publication du numéro thématique « The view from within » édité par Francisco Varela en 1999, il y a dix ans. Je mettrai le fichier en ligne, de façon à ce que vous puissiez le travailler sur votre ordinateur, le mettre en tableau si vous le souhaitez.

Pouvez-vous organiser les données ? Jusqu'à aboutir à une séparation des énoncés descriptifs et non descriptifs ; reconstituer le décours temporel de l'événement et des vécus qui vont avec ? Apercevoir des fils conducteurs d'analyse possibles ?

Nous en discuterons lors du séminaire d'Octobre, je pense ensuite faire un second article, en Décembre, proposant une organisation du protocole et des pistes d'analyse.

Conclusion provisoire

J'aimerais intégrer cet article comme chapitre d'indications méthodologiques sur le traitement des verbalisations de vécu dans le futur livre. Son thème le destine plutôt aux débutants dans la recherche, il est donc important qu'il soit suffisamment lisible et concret. Je compte sur votre aide pour qu'il en soit ainsi.

J'ai un peu négligé le traitement des données d'entretien proprement dit au bénéfice des données d'auto explicitation. Avec des données d'entretien, quand on sépare les données descriptives et non descriptives, il faut séparer les réponses des questions et ne travailler que sur les réponses à caractère descriptif. Dans la pratique, on a quelques fois besoin de conserver entre parenthèses la question, pour rendre intelligible la réponse (la réponse à quelle demande ?).

J'ai essayé d'inscrire toutes ces étapes dans le modèle de la sémiologie.

D'un premier point de vue, cela ne me paraît pas avoir beaucoup d'intérêt, comme toujours cela double la description des étapes d'un repérage qui complique les affaires et peut conduire vers la confusion.

D'un second point de vue, cette lecture en termes de reprise et de transformation, permet de mettre en évidence plusieurs points qui me semblent vraiment importants et initient à une meilleure lecture théorique/épistémologique des actes que nous pratiquons :

- Il y a plus de travail qu'il n'y paraît pour passer d'un exemple vécu à sa mise en forme pour permettre un travail de recherche, c'est-à-dire une analyse et un discours d'interprétations. Recueillir des données est nécessaire mais, à soi seul ne produit pas une recherche. Quand on a un exemple noté, il faut le faire parler, sinon ça ne sera qu'un témoignage qu'un autre utilisera peut être un jour comme matériau de recherche. Vivre une expérience est aussi une étape préalable indispensable, mais si elle n'est pas décrite, écrite, elle ne produit pas de matériaux de recherche. Nous avons trop souvent, dans la pratique phénoménologique, vécu des expériences dont nous n'avons rien fait (même si elles nous ont fait quelque chose), et souvent produit des descriptions insuffisantes. Une expérience vécue, pour qu'elle devienne un exemple, pour qu'elle nourrisse une recherche, doit passer par de nombreuses étapes

d'élaboration, sinon elle n'est rien d'autre qu'une anecdote de plus ou pire, ce que l'on trouve dans les ouvrages de phénoménologie : une illustration, autrement dit une plante verte pour la décoration.

- Chaque reprise est un acte qui renouvelle la vision du matériau sur lequel on travaille, chaque transformation est créatrice d'un nouveau « tenant-lieu », et il n'est pas possible de sauter les intermédiaires. Tout au plus essayer de faire les deux à la fois (numéroter tout en transcrivant, classer les types d'énoncés tout en numérotant), mais il faut que chaque tâche soit exécutée. Pour moi, la lecture sémiotique renouvelle la compréhension de la nécessité de ces étapes qui peuvent être vues superficiellement comme très semblables, voire bêtement répétitives. Non. À chaque fois il y a un renouvellement profond : numéroter les énoncés transforme complètement le protocole au regard de ce que l'on pourra en faire, à la mesure de la conservation soigneuse de toutes les informations ; séparer les types d'énoncés est le début d'une attention privilégiant la description du vécu, puis son ordonnancement temporel. Il ne s'agit pas d'actes anodins, mais d'actes théoriques. Le modèle de la sémiose me semble le faire bien apparaître.
- Dans les ateliers de pratique phénoménologique, plus tard dans les séminaires du CIPH Collège international de philosophie, dans les séminaires de Saint Eble, dans le groupe de travail sur le « sens se faisant », ou des groupes qui se forment à l'heure actuelle, nous avons souvent insisté sur l'importance de se rapporter à l'expérience, puis de faire un vrai travail de verbalisation, de description fine. Et la plupart du temps nous nous sommes arrêtés à la description. Déjà très fiers et très contents d'être allés jusque-là, d'avoir pris un vrai exemple vécu, de l'avoir saisi dans l'évocation, d'avoir besoin pour produire une description soignée (dans le meilleur des cas, mais les échecs ont été nombreux chez ceux qui n'imaginaient même pas qu'ils devaient se former pour être capables de le faire, on avait alors trois lignes de description, ou une excuse de manque de temps, à moins que ce ne soit l'aveu d'une incapacité). Dans les protocoles que nous demandons pour la certification, la transcription a pour but de faire apparaître la compétence de l'intervieweur, il n'y a pas de demande d'analyse, parce qu'il n'y a pas de but de recherche. Dans l'apprentissage de l'auto explicitation, après chaque exercice d'écriture, il est proposé de se mettre par binômes, et de s'essayer à répondre à la question de base : qu'est ce que j'ai appris sur mon vécu en écrivant cette introspection ? Qu'est-ce qui manque ? Qu'est-ce qui n'est pas assez détaillé ? Toutes les étapes sont-elles présentes ? A-t-on le passage d'une étape à l'autre, les critères de choix de l'étape suivante, les critères d'arrêt de l'étape en cours ? Vous reconnaissez là les grilles d'écoute propres à l'entretien d'explicitation. L'acte d'introspection est le moyen de base pour s'informer de son propre vécu, sa mise en mots est le point d'entrée dans la recherche scientifique, sa transcription donne enfin le matériau de base, mais ce ne sont que les étapes de début, nécessaires certes, mais qui ne produisent pas la recherche.

A suivre...

Travaux pratiques.

Verbatim de la « Défaillance du sens ».

Lisez-le, il est facile à comprendre. Mais prenez le temps de vraiment le comprendre, on ne peut pas travailler sur un protocole sans payer le prix de l'intimité. Cherchez à le comprendre à votre manière, mais servez-vous aussi de la liste des questions que je vous propose et essayez de le comprendre :

- dans sa teneur de sens (de quoi parle –t-il ? comment la situation événementielle est elle organisée ?) ;
- dans les méthodes de production de données, c'est-à-dire ce que fait ou ne fait pas Natalie à chaque session d'écriture (faut-il tout garder ou pas ?) ;
- dans les catégories d'informations produites, familières aux pratiquants de l'entretien d'explicitation (infos satellites de l'action) : contexte, jugements, actes, théorie, buts, émotions, identités, motivations (le pôle égoïque).
- A quelle étape l'intelligibilité de la situation commence –t-elle à apparaître ? Que ne sait-on pas dans les premières séances d'écriture ?
- Construisez le déroulé temporel de l'événement de référence.
- **Faites un résumé synthétique de ce qui a été vécu.**

- Dégagez alors des interrogations permettant d'aller plus loin que la description du vécu.

- ...

Pour préparer des réunions du groupe « Sens se faisant », j'ai eu déjà l'occasion de faire ce travail sur ce protocole. Je l'ai trouvé très intéressant et source de plein de questions que j'aimerais partager avec vous.

A votre tour ... si vous en êtes d'accord.

« Durant le printemps puis l'été 2006, toutes sortes d'expériences défilent dans mon esprit, qui pourraient répondre à ce que Pierre Vermersch met sous l'expression de « sens se faisant » ; au fond, je constate en moi-même que tous les processus de pensée sont portés par un sens qui ne se connaît pas encore comme tel, qui ne s'est pas nommé ni identifié, qui est en cours d'avènement à la conscience, quelque chose qui travaille en moi mais que je n'ai pas encore repéré explicitement.

Cette expérience m'apparaît tellement banale parce que si familière que les exemples affluent en nombre à mon esprit et que, du coup, aucun ne me paraît plus pertinent qu'un autre. Aucun ne m'arrête, ne m'accroche suffisamment. Tous pourraient se prêter à une exploration, donc aucun ne se détache comme déterminant.

Après un temps d'embarras, de perplexité, je me dis que, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me laisser porter, accompagner par cette confusion, qui correspond au fond (mais c'est ce dont je me rends compte maintenant seulement, en écrivant) à une zone du sens encore à naître, de façon à laisser s'opérer tout seul un travail de discrimination, qui en fait un « sens » du « sens se faisant ».⁶

Lors d'une séance du Grex (le 2/10/2006⁷), Eve Berger présente le moment d'émergence du sens comme un processus de création, comme un potentiel d'ouverture.⁸ Je me rends compte alors que « l'effroi », terme que Pierre a utilisé jusqu'alors pour nommer l'avènement du sens à la conscience, a eu pour moi un effet bloquant, du fait du caractère négatif du terme, qui a pour une part fait obstacle à l'identification d'une situation suffisamment exemplaire pour qu'elle me requière. La formulation par Eve d'un « mouvement interne de la pensée » qui nous « entrer dans un espace de l'esprit où l'on ne pénètre pas habituellement », dont « on ne sait pas ce qui va venir » et « si cela va venir »,⁹ voilà qui je le sens me mobilise (m'a alors mobilisée) et crée en moi-même les conditions de motivation propres à l'émergence d'une expérience où le sens était en chemin dans une zone encore à dire de ma conscience. C'est la narration en première personne par Eve de son expérience qui me fait entrer en contact avec une expérience mienne, comme par isomorphie, d'expérience à expérience, sur un mode verbal et pourtant pré-conscient et mimétique. Par sa façon de nommer son vécu, elle touche en moi une zone de moi-même qui me fait retrouver un goût, une intensité de sens qui répond à quelque chose de vital et de crucial, d'archaïque. »

Séance d'écriture 1

02/10

*Le contexte immédiat de la situation*¹⁰

« C'était à Dechen Chöling. Première expérience de retraite en présence du Sakyong. Méditation intense (10h/j). Une causerie l'après-midi. Le Sakyong enseigne, fait voir les neuf étapes de shamatha. Il se met à faire voir le chemin intérieur de l'espace de l'esprit, je revis avec lui — je le suis à la trace lorsqu'il nous fait passer de l'étape 1 à l'étape 2, puis à l'étape 3, à chaque fois, je me dis, oui, c'est ça, je connais, c'est ce que je vis, puis, lorsqu'il passe à l'étape 4, là, trou, vide, — j'ai un trou dans l'estomac, je ne vois plus, qu'est-ce qui se passe, ça, je ne connais pas, je n'ai pas encore vécu ça, pourtant, j'ai lu quels sont les 9 stades, je croyais connaître, j'ai beau essayé de me raccrocher, je fouille dans mon vécu, mais je n'y trouve rien, ou bien c'est très flou, où est-ce qu'il m'emmène, je ne connais pas cet endroit,

⁶ Vendredi 4 juillet.

⁷ Début de ma prise de notes : lundi 2 octobre 2006.

⁸ 4 juillet.

⁹ Commentaire revécu du 4 juillet.

¹⁰ Prise de note du 02/10/2006, 11h50-12h.

je suis frustrée, désespérée, je croyais connaître ce chemin, mais je ne l'ai pas parcouru ; c'est un espace, un chemin dans l'esprit qui se dérobe à moi.

Alors, je lâche, je l'écoute autrement, comme quelqu'un qui tient un discours, qui s'adresse à moi, mais sur un autre mode. Son régime de parole a changé pour moi, tout simplement parce que sa parole n'est plus soutenue par mon vécu. Je me dis : d'accord, j'en suis là dans mon exploration de la méditation. Je vais avoir besoin d'explorer davantage l'espace de mon esprit pour voir si je retrouve sa description des étapes ultérieures. Après l'effondrement d'avoir perdu le fil, de « ne plus suivre », vient le sentiment d'avoir identifié le point où j'en suis. Certaine déception d'être au fond si peu avancée. Certaine satisfaction de savoir où j'en suis.

Commentaire immédiat¹¹

Écriture d'une seule venue, sans précautions aucune, je lâche totalement mes idées quant à comment écrire ! Quoi écrire ! Car c'est l'expérience qui appelle. Je connais cela, mais dans des contextes d'expérience poétique, ou de sujets phénoménologiques prégnants. Sentiment intense que seul le contenu peut faire fil conducteur.

=====

Séance d'écriture 2

Lundi 23 octobre (13h35-55)

Je relis ma première description de Dechen Chöling. Je me dis : qu'est-ce que je veux dire quand je dis « le Sakyong *fait voir* » (répété deux fois) ? Me revient un mode de discours, une parole à la fois douce, légère et lente. Oui, il parle lentement, sans pourtant jamais se répéter, il laisse du temps entre ses phrases, mais pas beaucoup cependant, car on n'a jamais l'impression d'un vide, d'une attente. On est toujours relié et, en même temps, ce qu'il dit a le temps de résonner, d'habiter en nous.

Je lis : « je le suis à la trace ». Qu'est-ce que je veux dire ? Je suis en phase avec lui, il me parle de quelque chose que je connais pour l'avoir vécu, traversé et retraversé, comme lorsqu'une amie te parle d'une expérience et que tu y es tout à fait présent parce que tu es déjà passé par là. C'est au point que je pourrais presque parler à sa place. Les mots me viennent au même moment que lui, presque avant lui. Sensation de densité de la présence, de chaleur interne, de bien-être, comme lorsque l'on est avec des amis chers.

Puis je lis : « j'ai un trou dans l'estomac. » Qu'est-ce que je veux dire ? Je crois me souvenir que j'ai à ce moment-là regardé autour de moi pour vérifier si les autres vivaient la même chose que moi, mais je n'ai vu que des têtes tournées vers le Sakyong ou vers leur feuille, en train de prendre des notes. Sentiment d'être perdu, parmi des inconnus, je ne suis plus là, mais perdu dans les souvenirs de méditation pour y retrouver quelque chose qui s'apparenterait à ce que raconte le Sakyong, mais, d'une certaine manière, je le sens aussi, c'est trop tard. S'associent en moi à présent deux autres expériences : 1. Une sensation de descente d'estomac lors d'une descente brutale dans un manège de fête foraine à Londres ; 2. une sensation de vide (mais aussi de rage) d'avoir râté mon train à la gare de l'Est à Paris.

Séance d'écriture 3

L'après-coup de l'expérience : début de travail de discrimination

— Lundi 20 novembre 2006 (11h30-12h) Séance chez B

Consignées proposées par Pierre :

1. Relire les notes
2. Retrouver les différentes dimensions (corporelles, émotionnelles, rythmiques) du contexte qui a précédé l'événement

1. Le contact avec moi-même se manifeste comme un sentiment d'être relié, de vivre quelque chose où moi-même et ce que je vis sont à l'unisson, cette union se révélant par une densité et une chaleur internes.

2. Contexte préalable immédiat : dans le moment tout juste préalable, il y a une tension, une attente très forte, une décantation interne liée au long temps de méditation préalable ; il y a le sourire, la lenteur du Sakyong ; une parole remonte à la surface : « same village » avec

¹¹ 02 :10/2006 : 12h30.

Trungpa, une qualité de présence que je revis comme extrême. Je me suis préparée à expérimenter ce dont il parle à présent : observer les pensées qui apparaissent, les voir disparaître, ne pas voir quand je ne suis plus là, le découvrir trop tard, ré-observer à nouveau, me trouver ailleurs, me sentir frustrée parce que j'ai encore râté le moment. Je tourne autour de toutes ses phases depuis des heures. Du coup, sa prise de parole vient à moi comme un fruit mûr à point qui ne demande qu'à être cueilli. Il me parle de moi. Sentiment de familiarité. Puis, il parle de « subtile elation » : je décroche. Sentiment de pénétrer dans un espace plus fin, plus léger, que je ne connais pas.

T1 : être relié

Que s'est-il passé entre ces deux séquences ? Je ne sais pas.

T2 : décrocher

Séance d'écriture 4

Lundi 29 janvier 2007 (10h30-11h45) Séance chez

Relecture de mes notes :

(1) Dechen Chöling/ (2) Jouvernex : deux variantes d'une même structure dynamique dont le nom commun serait : surprise

(1) T1 : présence à..., être relié /T2 : perte, décrocher.

(2) T1 : attente patiente/T2 : avènement brutal

Point commun : structure des deux T : 1 : « continuité, durée » ; 2 : « bascule, instant isolé »

Différences (A/B) : passage de T1 à T2

A.

(1) « saut », « d'un coup » ; (2) « aller et retour », « perte et retrouvaille »

B.

(1) passage du plein au vide ; (2) passage du vide au plein

Consignes : retrouver les moments intermédiaires entre T1 et T2.

(1) Dechen Chöling

T1 : paroles du Sakyong quand je suis relié : « same village », en parlant de sa relation à Trungpa ; je le regarde, je prends des notes, je suis tendue vers sa présence parlante, je me relie à lui comme à un fil invisible. Il ne parle que pour moi ; il parle de moi.

Etape 1 : il place mon corps ;

Etape 2 : il place ma respiration, il me relie à ma respiration. Je parcours les étapes en même temps qu'il les parle. Je fais ce qu'il me dit au moment où il le dit : c'est cela qui donne la texture d'une « densité de présence ». Je ne le fais pas après, mais même un peu *avant*, car je connais. Il réactive du connu en moi, lui donne une épaisseur.

Etape 3 : il place mes pensées sur ma respiration ; il place le décalage, l'instabilité, les allers et retours, les fluctuations : présence, non-présence.

T1/T2 : puis, il parle de « l'observateur » (*sheshin*), qui est dedans/dehors : et là, j'ai l'intuition qu'il s'agit de quelque chose d'autre, de nouveau, qui m'attire mais ne répond pas à mon vécu. Mon effondrement sera le constat que je ne peux participer dans mon vécu de ce qu'il *dit*, car je ne l'ai pas en moi, comme un vécu disponible. Je ne peux que l'écouter, et essayer de comprendre sans disposer du vécu correspondant.

T2 : je décroche, je ne peux qu'écouter des paroles, je note son propos sans le vivre.

T1 ⇒ T2 : relation à un vécu mais qui n'est pas une présence pleine et continue :

- 1) intuition d'un vécu
- 2) attirance vers ce vécu
- 3) dissociation : frustration

Séance d'écriture 5

Séance du 12 mars 2007 chez P (11h15-12h)

Consigne : chercher ce qui se produit entre T1/2 et T2.

A partir de la phrase : « quelque chose qui m'attire et ne répond pas à mon vécu », il y a quelque chose qui réémerge pour moi de ce moment : « quelque part, ce sheshin énigmatique, je le connais bien. Au moment où il l'évoque, je cherche à l'identifier dans mon

vécu. Je fais un travail d'approche pour le cerner — ce mot/expérience magique — à partir de mots/expériences connus/familiers ; il l'appelle aussi « observateur », je sais bien que ce n'est pas cela exactement. Si je peux le nommer pour moi, c'est que quelque part il répond à un vécu en moi. J'essaie de me raccrocher, tout en sentant que ce n'est pas exactement cela.

« Sheshin », ce mot résonne dans ma tête de façon obsédante, quasi-angoissante, comme du vide que la formulation du mot, non seulement ne comble pas, mais rend encore plus béant. Une sorte d'ouverture d'un abîme en lien avec un défaut d'expérience. Mon expérience de sheshin est brouillée, fragmentée, morcelée, confuse, je l'entrevois parfois comme la présence même de ce retard en moi entre ma présence à ce que je vis et la conscience soudaine de n'avoir pas été là. Comme par hasard, si sheshin est cette présence de mon retard, je ne peux que m'effondrer devant sa nomination par le Sakyong, puisque c'est précisément ce dont je n'ai pas l'expérience. Comme la présence de l'absence — le mode de présence de ce qui n'est pas là — de la mort.

$T^{1/2} \Rightarrow T2 ?$

$T^{1/2}$: *sheshin*

↓ : $T \frac{3}{4}$: présence du retard, mode de présence
de l'absence

T2 : décrochage

Commentaire immédiat

La recherche de l'état intermédiaire, puis de l'intermédiaire de l'intermédiaire, fait ressortir et précise dans ses mini-phases la teneur du vécu qui précède de peu l'effondrement.

Séance d'écriture 6

— Séance du 14 mai 2007

Stratégie : réévocation « à vide », sans relecture préalable de mes notes, cette fois ; réévocation néanmoins pas complètement à vide, mais tissée en arrière-plan de ma relecture du chapitre de W. James : « The stream of consciousness ».

Consigne : me dégager du modèle de la dynamique temporelle, méthode de base employée jusqu'alors de façon spontanée, car elle s'est imposée tout naturellement. Pourquoi ? Risque d'artefact méthodologique. ¹²Sentiment d'épuisement de la richesse de l'expérience par excès de formalisation.

— Objectif : plonger dans le concret immédiat et global.

1. Sentiment de densité, d'enveloppement, de chaleur

↓

2. Impression d'être arraché, décollé de ce bain chaud

C'est l'expérience de l'accouchement, me dis-je alors : (1) l'enveloppe foetale, la grossesse, c'est l'installation progressive de la méditation, le « ne faire qu'un avec la parole du Sakyong » ; puis, (2) c'est la projection hors de l'enveloppe, l'accouchement, avec un sentiment d'arrachement relatif, quoique je sois encore accrochée : le cordon ombilical ? De (1) à (2), il y a, non pas rupture, mais transition continue : le passage qu'est la sortie dans l'accouchement, et la découverte, non d'un vide ou d'un manque par rapport à un plein, mais d'autre chose. La sortie d'un cocon, la prise de conscience que l'effondrement est une sortie ; peut-être que le moment préalable où j'étais en phase, reliée, ne faisant qu'un avec le Sakyong était en réalité une fausse impression d'être relié. Peut-être est-ce là une expérience authentique d'affranchissement. Le lien avec la parole du Sakyong est peut-être en réalité aliénant, le cocon une prison, un cadre contraignant. Je découvre ici quelque chose qui ne colle pas avec ce que j'ai révoqué jusqu'à présent de mon vécu. L'arrachement au « bain chaud » du Sakyong est-il un effondrement ou bien une libération ?

Séance d'écriture 7

— Séance du 19 juin (10h15)

¹² Notation du 18 juillet 2008.

Réévocation à vide, sans relecture ni préparation préalables. Tentative. Sentiment d'un effort intense pour rester en prise, en phase. Ce n'est pas si immédiat ni si spontané que cela. Tension, concentration, caractère artificiel de la présence du Sakyong, lié à un cadre contraignant.

Sentiment d'une difficulté extrême à se tenir dans l'expérience de la présence à la pensée qui survient, à l'image de la difficulté à me tenir en présence du Sakyong, en relation, en lien, en phase avec lui. Superposition des deux difficultés : intensification de la qualité de présence, mais aussi du constat d'exigence trop forte par rapport à la possibilité de présence.

Commentaire immédiat

Le sens de ce moment me revient par bribes, mais ces bribes ne sont pas sans lien les unes avec les autres. Par exemple, la « bribe » d'aujourd'hui est *liée* à la bribe évoquée lors de la dernière séance — dont je ne me souviens en premier lieu pas, avant de me remettre en présence du moment lui-même à Dechen Chöling, lequel me sert en quelque sorte de phase transitoire dans la réévocation, de moment de réimplication médiée dans l'expérience — elle était donc liée à l'autre, car l'image du « cocon » et le sentiment de piège qui lui est lié fait réémerger le sens de l'effort et de la difficulté. Alors que, jusqu'à présent, ce moment était coloré positivement. Il y a à présent inversion des valences par rapport au moment d'après. Le moment suivant, où j'ai l'impression de perdre pied, d'être déphasé, d'être ailleurs, m'apparaît comme un moment — à présent — de « relâche », où j'éprouve un *vide* lié à la possibilité de ne plus être concentré, et qui m'est donné. Ce que je formulais alors comme une libération émerge aujourd'hui comme l'expérience d'une légèreté paradoxale, légèreté de ne plus être *attaché* à la contrainte obnubilante de la présence. Rétrospectivement, sentiment d'hypnotisation du moment antérieur : paralysie, somnolence. Dans le *passage* de l'un à l'autre, il y a alors une forme d'éveil, d'ouverture, plutôt qu'une perte ou un déphasage.

=====

Séance d'écriture 8

— Séance du 24 juin (9h30) : relecture de l'ensemble, destiné à me mettre en mouvement dans la réévocation.

Retour vers un état d'attente sans mot, où le vécu est donné à plein. D'une certaine manière, la finesse des notations m'encombre par rapport à la fraîcheur de l'expérience. Sentiment que le langage est toujours décalé par rapport au vécu, soit par défaut (manque à dire), soit par excès (trop plein du détail de la description). La recherche d'une justesse, d'un équilibre est difficile.

Certes, il y a des mots qui émergent à la surface, et qui concentrent du sens : « surprise », « sheshin », d'une autre façon, mais ils sont également trop denses, ils demandent à être dépliés.

Commentaire « méta » sur le processus temporel en jeu : le sens de ce qui m'arrive m'apparaît comme un événement qui rompt une continuité de présence à..., et qui exige une *reconstruction* temporelle patiente de ses phases d'apparition préalable, jusqu'à conduire à une inversion de sa valeur pour moi : la continuité devient un enfermement, la rupture une libération. La situation décrit une *rupture* du sens qui instaure une expérience de défaillance et crée à partir de là un nouveau sens, inédit et, ce faisant, surprenant.